

APPORTS PHILOSOPHIQUES pour aborder la question : naît-on homme / femme ou le devient-on ?

(Transition avec le diaporama : apports SVT) INTRODUCTION :

a) Au sein de l'univers, l'être humain appartient au règne animal. C'est donc un objet d'étude pour le biologiste* au même titre que n'importe quel autre être vivant : or il observe chez les humains de nombreux points communs avec d'autres espèces dont, incontestablement, cette reproduction* sexuée (cf. *diaporama : apports SVT*) qui nous divise de façon assez peu originale entre "mâles" et "femelles".

Mais l'être humain est-il un animal comme les autres ? N'est-il que ce que le biologique fait de lui ?

b) Le fait même de se poser la question et d'y répondre différemment selon les époques, les sociétés, les options philosophiques... est le signe que l'homme prend du recul par sa raison*. Et c'est parce qu'il est doué de raison qu'il développe différentes cultures, parle diverses langues, interprète différemment le réel, dont ces caractères sexués qu'il observe.

Mais si le propre des humains est d'être culturels, comment savoir du coup ce qui en eux relève de l'inné et ce qui relève de l'acquis ? Peut-on dissocier le naturel du culturel ? Être "homme", "femme", ni l'un ni l'autre, ou les deux... est-ce inné, est-ce acquis ? La question elle-même est-elle réellement pertinente ?

c) Ne peut-on pas renvoyer dos à dos les deux parties de la question, dans la mesure où, de toutes façons, que l'on "naisse" ou que l'on "devienne" "homme / femme", c'est la liberté qui est remise en cause ? Peut-être que ce que nous "devenons" est purement déterminé par notre culture même ? ou par nos caractères innés ? voire les deux entre-mêlés ?

Ou serait-il possible d'interpréter la notion de "devenir" de façon ouverte, non déterministe, de sorte que je ne suis que ce que mes choix font de moi au cours de ma vie, assumant ou non, rejetant ou non librement, aussi bien mon hérédité biologique que mon héritage culturel ?

I. Peut-on dissocier en l'homme le naturel du culturel ?

1) L'être humain n'est-il pas un animal comme les autres ?

a) l'humain : un être "naturel" physiquement, biologiquement, génétiquement...

Les humains sont soumis aux mêmes lois physiques que tous les autres êtres de l'univers. Pour l'astrophysicien, nous ne sommes que des "poussières d'étoile" (cf. Hubert Reeves) donc constitués exactement de la même matière que ce qui nous entoure. Plus particulièrement, pour le biologiste, nous appartenons au monde "vivant" (par opposition ou du moins différence d'avec la matière "inerte") ; il nous "classe" parmi les "animaux" (par différence au règne "végétal") et plus précisément parmi les "mammifères primates". En tant que tel, le genre "homo" est soumis aux mêmes lois implacables que les autres : la loi de la vie et de la mort, la loi de la reproduction* sexuée sans laquelle il disparaîtrait (cf. *diaporama : apports SVT*)... Les généticiens nous apprennent même que nous avons 98% de gènes en commun avec les chimpanzés. Or toutes ces caractéristiques innées échappent à notre pouvoir de choix (cf. Richard Dawkins qui étudie, dans Le gène égoïste, les stratégies évolutionnistes des gènes qui constituent les organismes).

b) un exemple de comportement humain "naturel" : la sexualité ?

En choisissant le domaine de la sexualité justement, on pourrait objecter que l'être humain a dissocié les rapports sexuels de leur finalité reproductive, au point d'être bisexuels*, s'éloignant ainsi manifestement de la nature (puisque entre deux mâles et deux femelles, les échanges ne sont pas reproductifs).

Mais l'on peut répondre à cette objection qu'en cela les humains ne sont pas une exception dans le règne animal, puisque les éthologues* observent que la frontière pour ce type de comportement se situe non entre les humains et les autres espèces, mais plutôt entre les mammifères non primates et les mammifères primates dont nous sommes. Des comportements bisexuels sont par exemple constatés chez les dauphins, les bonobos... cette bisexualité* de certains animaux est expliquée par les travaux récents en neurosciences (cf. *glossaire*). Des similitudes sont également observées entre les techniques humaines de "séduction" et les "parades nuptiales" d'autres animaux (cf. *diaporama : apports SVT*). Ne sommes-nous donc que des animaux comme les autres ?

c) enjeux philosophiques :

Du point de vue philosophique, ce débat est très ancien : certains défendent une conception continuiste (tradition qu'on peut rattacher à Aristote, philosophe grec du quatrième siècle avant Jésus-Christ), d'autres au contraire, préconisent une conception discontinuiste (dont Descartes, philosophe français du dix-septième siècle, est un des principaux représentants). Tous admettent que la particularité de l'homme est sa faculté d'abstraction, autrement dit sa raison.

Pour les continuistes, entre les humains et les autres animaux, il n'y a qu'une différence de degré, de complexification (ou une différence quantitative et non qualitative). Ainsi la philosophe contemporaine Elizabeth de Fontenay conteste la pertinence de distinguer l'inné de l'acquis (ou la "nature" de la "culture"). S'appuyant sur les travaux du primatologue contemporain F. Dewaal sur les chimpanzés, elle fait valoir la présence chez certaines espèces de "proto-cultures".

Au contraire, pour les discontinuistes, il y a eu une sorte de "saut" dans l'univers : ils admettent entre les humaines et tous les autres êtres, une différence radicale, de nature. Ainsi d'après le dualisme cartésien, seul l'homme a une "âme" et pense (au sens de la réflexivité : être conscient qu'il pense), en plus d'avoir un corps. Cela constitue une différence ontologique* (non quantitative mais qualitative).

d) transition :

Qu'on adopte une conception discontinuiste ou au contraire continuiste, à laquelle il faut rattacher la théorie de l'évolution de Darwin, féconde scientifiquement, il faut bien admettre que parce que l'homme réfléchit, il prend du recul par rapport au monde et à tout ce qu'il vit (dont se demander si l'on "naît" ou "devient" homme / femme !). Face à un problème à résoudre, il pèse le pour et le contre par sa raison, et fait des choix. Mais du coup, face à une situation identique, les humains (ré)agissent différemment, et non par instinct* (ou selon un programme génétique qui ferait que n'importe quel représentant de l'espèce agirait de même). Les choix adoptés sont différents selon les individus, les lieux et les époques ; chacun peut inventer des solutions nouvelles qu'il transmet aux générations suivantes, d'où le développement non pas de la culture, mais de différentes (et très nombreuses) cultures.

2) La nature même de l'être humain n'est-ce pas d'être culturel (et par là d'agir contre-nature) ?

a) distinction entre la "nature" et la "culture" :

De même que l'on oppose l'inné* et l'acquis, la nature* et la culture* ont des définitions opposées (cf. *glossaire*). La nature est l'ensemble des phénomènes de l'univers, ni produits ni modifiés par l'homme, qui s'imposent à lui selon des lois universelles et nécessaires. Ainsi dans notre question "naît-on homme / femme ou le devient-on ?" la nature renvoie à ce qui est présent dès la naissance, puisque transmis par hérédité biologique, selon notamment les lois de la génétique, donc en fonction de rapports de causes à effets. Ce qui est nécessaire* ne peut être autrement. C'est pourquoi certains comportements animaux, pourtant acquis après la naissance (ex.: vol des oiseaux, techniques de chasse, etc.) sont considérés comme naturels.

Si le critère de la nature, c'est ce qui est universel, le critère de la culture, c'est ce qui varie dans le temps et dans l'espace, et qui du coup a une "histoire". Or cela est le propre de l'homme qui a développé des cultures fort différentes selon les époques et géographiquement. Au lieu d'être condamné à suivre des instincts*, l'être humain par sa raison est capable de maîtriser ses pulsions (ex.: il n'y a pas de rapport nécessaire entre ressentir une pulsion sexuelle et violer la première personne qui passe...). Il transforme son environnement et lui-même délibérément ; grâce à ses techniques et son travail, il va même produire des objets complètement artificiels... Cette faculté à dépasser la nature et à se dépasser soi-même sans cesse est la perfectibilité* (cf. Rousseau, philosophe suisse du dix-huitième siècle). Les humains ne sont plus considérés comme "naturels" mais "culturels", puisqu'ils progressent au point d'agir contre la nature (ex.: la détruire) et d'avoir des comportements contre-nature (ex.: faire une grève de la faim pour défendre un idéal moral, en mettant en péril sa propre survie).

b) en quoi l'être humain est-il, par nature, paradoxal ?

- On pourrait pourtant avoir l'impression que certains êtres humains, dits "sauvages" ou "primitifs", seraient restés à une sorte d'"état de nature". Cette vision est dénoncée par Lévi-Strauss (anthropologue* et ethnologue* français du vingtième siècle) dans *Race et histoire*, comme étant de l'ethnocentrisme (attitude qui consiste à prendre sa propre culture comme la référence pour juger les autres) : il constate que, quels que soient les peuples observés, ils développent des pratiques culturelles, des normes morales, des systèmes politiques, etc. Ils détournent tous les besoins vitaux (nutrition, reproduction, etc.) pour leur donner des sens variables selon les époques et les lieux. Or si universellement, les êtres humains dépassent la nature par la culture, c'est bien que le plus naturel chez eux serait d'être culturels, donc paradoxalement de ne pas être "naturels".

- Par exemple pour notre sujet, ce n'est pas parce que la très grande majorité des êtres humains dès la naissance se retrouvent mâles ou femelles, que ce qu'ils deviennent en tant qu'hommes ou femmes est identique. Chez les autres animaux, quand il y a division des tâches (ex.: aller chercher la nourriture en chassant / rester près des petits), c'est propre à telle espèce ; les différences se trouvent entre les espèces plutôt qu'au sein de la même. Tel n'est pas le cas chez les humains (une division des tâches qu'on observerait universellement) ; parce qu'ils sont culturels, chez eux la règle, c'est plutôt... qu'il n'y a pas de règle. Ainsi dans les années 1920, l'anthropologue Margaret Mead va en Océanie, et constate que sur une île les hommes pêchent et les femmes jardinent, tandis que sur une autre île c'est exactement le contraire... elle en déduit que la répartition sexuelle des tâches n'est pas liée à l'anatomie ; c'est un fait socio-culturel construit. Les critères mêmes de "virilité" (cf. *Histoire de la virilité* d'A. Corbin, J.-J. Courtine, G. Vigarello) ou de "féminité" varient historiquement et géographiquement. Or, comme le souligne l'anthropologue F. Héritier (cf. *glossaire* : la "valence différentielle des sexes"), les mêmes tâches considérées comme spécifiquement "masculines" et en tant que telles valorisées, se retrouvent dévalorisées dans une autre culture où elles sont réservées aux femmes !... Chacun "devient" donc "homme" / "femme" selon sa culture. Par quels biais ?

c) transition :

Comment devenons-nous culturellement des hommes, des femmes, ou pas ?...

Il y a essentiellement trois moyens de transmission de la culture : par mimétisme (1), grâce à l'art (2), et par la langue. *Faire des recherches là-dessus (1) et (2) en vue des futurs débats (cf. livre SES de 2nde : pubs "générées" ; logos pour toilettes "femmes" / "hommes", etc.)*.

En apprenant à parler, et du coup à penser dans une certaine langue, nous nous imprégnions (quasi inconsciemment) d'une représentation du monde (que nous ne choisissons donc pas), de certaines normes et valeurs ; en particulier ici, nous assimilons la bigatégorisation entre les genres féminin et masculin comme une évidence... En est-ce une ?

3) En quoi la langue construit-elle nos rôles sociaux de genre ?

a) différences entre "langue" et "langage" :

- Au sens large, "un langage*" est un mode d'expression et de communication (ex.: langage mathématique, langage corporel, langage animal, langage pictural, etc.), tandis qu'au sens strict, "le langage" désigne la faculté humaine innée qui nous permet de communiquer et d'exprimer des idées abstraites par des signes abstraits (autrement dit des langues), qui se développe en même temps que la raison. Or une langue* est un système arbitraire de signes. Parce qu'arbitraire, chaque langue découpe le réel d'une façon qui lui est propre, différente de celle d'à côté. Du coup, notre vision du monde et compréhension de la réalité elles aussi, diffèrent selon notre culture, en fonction de l'époque et de la société auxquelles nous appartenons. D'après Benveniste (linguiste français du vingtième siècle) : "nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé" (*Problèmes de linguistique générale*) ; notre vision du réel (ex.: repérer ou non les nuances de la neige) est déterminée par la langue (ex.: mots qui la qualifient particulièrement nombreux chez les Inuits).

- Puisque les langues sont culturelles, si nous pensons le monde dans une langue qui distingue deux genres "masculin" et "féminin", nous allons croire naïvement qu'il y a bien deux genres et deux seulement dans la réalité "naturelle" du monde. Mais si nous naissons dans une culture où la langue exprime un "3ème sexe" (cf. *Troisième sexe* de l'anthropologue contemporain Bernard Saladin d'Anglure), nous allons spontanément "classer" les êtres humains différemment. Chez les Inuits, par exemple, les "sipiniit" (< "sipi" = "se fendre", renvoie à la capacité du bébé de changer de sexe en naissant) forment une autre catégorie que celles des hommes et des femmes, hiérarchiquement au-dessus : "3ème sexe social" (B. Saladin d'Anglure). Ou en Inde, le Kama Sutra (IVème siècle) considère qu'il y a une "nature masculine" ("pums-prakrti"), une "nature féminine" ("stri-prakrti"), et une "3ème nature" ("tritiva-prakrti"). Le linguiste indien Patanjali (qui travaille sur la grammaire sanscrite) affirme que les trois genres grammaticaux du sanskrit proviennent des trois genres naturels.

Ces contre-exemples montrent que notre manière de découper le réel est bien culturelle : la bicatégorisation "homme / femme" n'est pas si universelle qu'on pourrait le croire de prime abord...

- Autres cas à explorer : en Polynésie, le mot "mahu" renvoie à une réalité tahitienne traditionnelle : un "mahu" est un "homme-femme" (= impossible du coup de traduire le mot correctement en français !), ou un "efféminé" ou "travesti" (étymologiquement "Mahu" = "esprit trompeur"), intégré socialement... Dans nos catégories de pensées, nous dirions qu'ils ont une identité genrée féminine puisqu'ils ont des postures et des manières de s'habiller (bijoux, etc.) féminines et partagent les tâches des femmes (restant des "hommes" du point de vue de leur identité sexuelle, puisqu'ils ne remettent pas en cause leur anatomie)... Certains "mahu" ont des partenaires "hommes", d'autres se marient à une femme... le mot "mahu" ne désigne donc pas une orientation sexuelle (à la différence des "rae rae" avec qui on les confond à tort : "rae rae" est un mot plus récent, dû à l'arrivée des occidentaux chrétiens ; à cause du développement de l'homophobie, ils ont été rejetés socialement...).

Devenons-nous "homme", "femme", "mahu"... ou autre, en fonction des "mots-étiquettes" qui ont été collés sur nous ? Quel est le pouvoir des mots ?

b) importance de la "performativité" ou "tout est-il construit" ? :

- En linguistique, la "performativité*" est une notion développée par le philosophe John Langshaw Austin dans Quand dire c'est faire (1962) ("How to do Things with words" = "comment faire des choses avec des mots"). La performativité est le fait pour un signe linguistique, dans un contexte donné, de réaliser l'action qu'il énonce, en l'énonçant (ex.: le fait de dire à quelqu'un "je te promets d'être là à ton anniversaire" constitue en soi une promesse). Ainsi quand le maire prononce "je vous déclare mari et femme", c'est une phrase performative* qui fait que les deux personnes deviennent "mariées" (les signatures ensuite ne font que témoigner que cet acte a eu lieu).

Si on élargit cette qualité performative des mots, cela inverse notre conception naïve de la langue, comme d'une sorte d'inventaire neutre qui décrit ou décrypte le réel tel qu'il est. Quand on considère que les mots "réalisent" ce qu'ils énoncent, cela signifie littéralement qu'ils rendent réel (tel ou tel acte), qu'ils font advenir ce qui n'existait pas sans eux.

- Ainsi Judith Butler, philosophe féministe radicale américaine (vingtième et vingt-et-unième siècles), défend la thèse selon laquelle le réel en général et la distinction homme / femme en particulier, se trouvent tout en entier sous le dépendance du langage : sa théorie de la "performance du genre" est développée dans Gender Trouble (paru en 1990, traduit en français en 2005 sous le titre Trouble dans le genre sous-titré "pour un féminisme de la subversion"). Pour les universitaires et chercheurs en études de genre, il n'y a pas de "théorie du genre" puisque le "genre*" en lui-même n'est pas une théorie, mais un outil conceptuel. Ce qui est théorisé, c'est que le "féminin" et le "masculin" n'ont rien de naturel : le "genre" n'est qu'une performance sociale apprise et répétée, que nous ne cessons d'exécuter par nos propres actes et discours. Quand nous parlons et pensons dans une langue elle-même marquée par le genre et une bicatégorisation masculin / féminin (cf. *analyse initiale de la question sur la misogynie* du langage*), quand nous adoptons certains gestes et postures, nous avons tellement intégré un "genre" dans notre corps, notre psychisme et notre compréhension intellectuelle du monde... que nous tenons cela pour une donnée innée, naturelle, alors même qu'il s'agit d'une réalité purement construite.

- Du point de vue philosophique, ce courant de pensée est le constructivisme*. Un des grands intérêts de la thèse selon laquelle les phénomènes sociaux sont de pures constructions, c'est qu'on va pouvoir les déconstruire pour les reconstruire autrement. Si la bicatégorisation de l'humanité implique une hiérarchisation entre hommes et femmes, où la moitié de l'humanité domine l'autre, déconstruisons d'une manière ou d'une autre cette division artificielle ; s'il n'y a plus qu'un seul "genre homo" indépendamment du sexe, alors les être humains pourraient enfin être vraiment égaux...

Comment ? plusieurs tentatives vont dans le sens d'ouvrir de nouvelles perspectives, dont celles de :

- Anne Fausto-Sterling, biologiste du vingtième siècle, qui a travaillé sur les "études de genre*" (les questions de la biologie du genre, de l'identité sexuelle et identité genrée dans Myths of gender), joue la provocation dans un article de 1993 intitulé "Les cinq sexes : pourquoi mâle et femelle ne suffisent pas" ("mâle", "femelle", "merme", "ferm" et "herm" sont les cinq termes qu'elle propose alors). Tout en continuant de s'intéresser de près aux cas des intersexués, elle reviendra sur cette terminologie ultérieurement (défendant plutôt l'idée d'un "continuum" que plusieurs catégories), mais l'objectif reste le même : dissoudre ou au minimum dépasser la bicatégorisation mâle / femelle.

- Monique Wittig (1935 - 2003), féministe française engagée, romancière (cf. L'Opoponax) et théoricienne matérialiste, lance comme un pavé dans la mare à la fin de La pensée Straight : "les lesbiennes ne sont pas des femmes" (*éditions Amsterdam p.67*). Elle veut par là casser le mythe de "la-femme" - telle une essence éternelle - que figent nos discours et nos pratiques ; "homme" et "femme" ne sont, d'après son analyse, que des "concepts politiques" (p.64), opérationnels dans la cadre de l'hétéronormativité. Dans la perspective de M. Wittig, le "lesbianisme" est un acte politique qui fait faire un pas de côté par rapport à la dominant masculin ; c'est parce qu'elles sortent de l'hétéronormativité, que "les lesbiennes ne sont pas des femmes". Critiquant la performativité du langage dans ce qu'elle nous enferme, elle l'utilise donc à son tour (et en particulier dans ses oeuvres littéraires) pour "amener un changement véritable" soit "l'abolition des catégories" (cf. La révolution d'un point de vue par Louise Turcotte ; p.19 de La pensée Straight).

4) Conclusion / transition

La nature de l'être humain est donc d'être culturel : il a une histoire, au cours de laquelle il se libère des contraintes naturelles, développe des langues et peut, par ses discours, interpréter le monde, voire construire un monde - en l'occurrence ici sexué. Cela implique que l'être humain serait un sujet libre, autonome. Mais est-ce le cas justement ? Sommes-nous libres ou déterminés ? Peut-être que quand nous croyons faire des choix, des causes - biologiques et/ou sociales - que nous ignorons, nous ont poussés à agir ainsi ? Suis-je réellement acteur de ma vie et donc responsable de ce que je deviens (quand je considère que je suis "tel homme", "telle femme" ou tel individu "queer*") ? Si notre hérédité biologique, ou bien si notre héritage social (transmis inconsciemment à travers les discours et les pratiques), nous détermine à être "homme" / "femme", notre liberté ne se réduit-elle pas telle une peau de chagrin ? Pire encore, si la culture ne fait que renforcer le déterminisme* biologique lui-même, notre pouvoir de choix, ne devient-il pas une pure illusion ?

II. L'être humain est-il libre ou déterminé ?

1) L'être humain comme "produit" du déterminisme, ou "la dissolution du sujet" :

a) le structuralisme :

- La philosophie depuis Descartes (dix-septième siècle) considère l'homme comme un sujet libre parce que pensant ; sa conscience réflexive lui confère une sorte de pouvoir de choix absolu (affirmer ou nier, fuir ou suivre une chose). C'est cette réalité du libre-arbitre qui

est remise en cause par les déterministes en général, et en particulier par les structuralistes. Le structuralisme* (cf. *glossaire*) est un courant de pensée selon lequel l'homme est entièrement déterminé par des structures. Son essor est étroitement lié au développement des sciences humaines depuis un siècle et demi. L'homme n'est plus simplement le sujet de la connaissance, qui essaie d'expliquer le monde et ses lois, il devient lui-même objet de la connaissance (comme dans notre question sur l'identité sexuée des humains). Par exemple, Freud (au dix-neuvième siècle) introduit le principe du déterminisme dans le domaine psychologique, et sa découverte de l'inconscient psychique ouvre la voie à la psychanalyse ; les historiens dégagent les causes des événements passés, les linguistes étudient et comparent les différentes langues, les sociologues analysent nos comportements sociaux, etc.

Or toutes ces sciences humaines ont en commun de considérer l'homme comme une réalité à part dans l'univers ; le discours des sciences de la nature, dont celui de la biologie, est considéré comme insuffisant pour rendre compte de ce qu'est l'être humain dans toute sa spécificité et sa complexité.

- Mais le problème, c'est que toutes ces sciences humaines se heurtent au même obstacle épistémologique* : comment être objectif ? Le critère de scientificité, c'est l'objectivité ; or comment répondre à une telle exigence quand l'homme se retrouve à la fois sujet et objet d'étude ?

Les structuralistes vont surmonter cet obstacle épistémologique en rejetant la subjectivité comme une illusion, et en montrant à quel point **les hommes**, loin d'être des agents libres qui, au cours de leur vie deviennent ce qu'ils veulent être, **sont déterminés par des structures** sous-jacentes à tous leurs comportements. C'est la thèse de la "dissolution du sujet", défendue (au vingtième siècle) par des penseurs tels que le philosophe Michel Foucault (cf. *Les Mots et les choses*), l'ethnologue Lévi-Strauss, le psychanalyste Lacan, le marxiste Althusser... et avec comme précurseur et chef de file (fin dix-neuvième) le linguiste F. de Saussure. Quand je parle, je crois que c'est bien moi qui m'exprime, qui pense et qui me pense, de façon personnelle, de même que je crois agir de manière autonome. Or les structuralistes montrent plutôt que "ça parle en moi" : je suis déterminé à me penser "homme" ou "femme" et à agir selon le "genre masculin" ou "le genre féminin", à cause des structures mêmes de la langue dans laquelle je me pense, et de l'inconscient collectif qui y est à l'oeuvre... les structures sociales me déterminent à reproduire des comportements censés être spécifiquement féminins ou masculins.

- L'être humain qui se prenait pour acteur de sa vie dégringole de son piédestal : de sujet autonome, il n'est plus que le produit de déterminismes entrecroisés. Or le développement actuel des neurosciences ne le ferait-il pas encore descendre d'un cran ? L'étude du cerveau humain et le matérialisme contemporain ramènent tous nos comportements à des causes naturelles et nous ferait donc revenir à des explications purement biologiques.

b) L'homme "neuronale" :

Francis Wolff analyse dans *Notre humanité* ("D'Aristote aux neurosciences" *Fayard p.125-126*) qu'au début du dix-neuvième siècle, l'homme "structural" (cet être déterminé mis au jour par les sciences humaines) s'estompé au profit d'un "être neuronal" : un être dont tous les comportements s'expliquent par ce qui se passe dans son cerveau, qui va à son tour être expliqué par des processus naturels. On était parti du "sexe biologique" pour aboutir au "genre" ; et là dans un mouvement inverse, nous partons du "genre" (nos "comportements" féminins / masculins) pour revenir au biologique, et c'est finalement une explication naturaliste qui prévaut. Les neurosciences (qui en sont en ce début de vingt-et-unième siècle à leurs balbutiements) s'appuient sur l'imagerie cérébrale et les nouvelles techniques de biologie moléculaire, qui permettent de voir le cerveau en action. Or le cerveau, c'est le centre de la "cognition" (au sens de l'acte même de connaître), étudiée par les "sciences cognitives". Parce que nous avons des connaissances, la faculté d'abstraction, nous développons librement différentes cultures, avec des genres variables (homme / femme / mahu / sipiniit, etc.). Et bien non, là encore ce ne serait qu'une illusion de choix : ce serait seulement l'ignorance actuelle des vraies causes biologiques à l'oeuvre qui nous fait croire à un "choix".

- La "cognition", c'est l'ensemble des processus mentaux (à l'oeuvre tant dans la perception, la mémoire, l'apprentissage, l'imagination, le langage, le raisonnement, la planification de l'action, etc.). Or le postulat du cognitivisme, c'est que l'esprit en général, tous les phénomènes mentaux (pensées, émotions, conscience...) ne sont que des phénomènes naturels, qui font (malgré les apparences) de l'être humain un animal comme un autre (soumis aux mêmes lois universelles et nécessaires de la physique, de la biologie...). Il faut comprendre que d'un point de vue méthodologique, cette explication naturaliste* d'un "homme neuronal" est un réductionnisme, dont le présupposé métaphysique (= qui sert de point d'appui aux recherches), est un monisme* matérialiste*.

c) Conclusion / transition :

- D'un côté, la culture n'est considérée que comme un simple "vernissage", produit d'un déterminisme biologique, de l'autre au contraire, être culturel est bien spécifiquement humain, mais finalement, dans un cas comme dans l'autre (homme "structural" ou "neuronale"), c'est bien le "sujet" conscient - libre acteur de sa vie, qui devient ce qu'il veut être - qui est "dissout" (d'où "dégringolade" du statut de sujet à objet).

- Problème : adopter des postulats naturalistes, matérialistes... c'est déjà une "option" philosophique ; se poser la question "naît-on homme / femme ou le devient-on ?" c'est inviter à un recul réflexif et sous-entendre que nous sommes libres d'y répondre plutôt dans un sens ou dans un autre. Défendre la thèse (l'être humain reste un sujet libre, quelles que soient les contraintes biologiques et culturelles qui s'imposent à lui) ou l'antithèse (être "homme", "femme", ou autre... n'est que le produit de déterminismes), c'est un choix intellectuel, comme si le plus fondamental en nous - notre essence - était cette liberté.

- Or pouvons-nous réduire notre essence à notre nature ? Toutes nos caractéristiques innées, tant dans ce qu'elles ont de biologique (génétique, etc.), que dans ce qu'elles ont de si "naturellement culturel" (cf. *paradoxe analysé en I. 2*), définissent-elles ce que nous sommes fondamentalement ? La somme de nos caractères naturels (développement de la culture inclus) constitue-t-elle notre essence d'être humain ?

2) La nature même de l'être humain (qu'elle soit biologique et/ou culturelle) est-elle son essence ?

a) différences entre "essence" et "existence" :

- Du latin "esse" = "être", l'essence* d'une chose (cf. *glossaire*), est ce qui fait que cette chose est ce qu'elle est, c'est ce qu'il y a de plus fondamental en elle. L'essence de la "table" par exemple est ce qui la définit en tant que "table", l'ensemble de toutes les caractéristiques (communes à toutes les tables réelles et imaginables) sans lesquelles elle n'en serait pas une. Si nous identifions les objets que nous avons devant nous comme des "tables", c'est qu'elles sont conformes à leur définition, qu'elles en ont toutes les caractéristiques essentielles. Mais en plus, le fait d'exister leur donne une réalité sensible, avec des particularités concrètes différentes (ex.: tables en tel matériau, avec 3 ou 4 pieds, de telle taille, etc.) qui elles, n'appartiennent pas à l'essence de la table.

- En philosophie classique, l'essence d'un être est assimilé à la "substance" par opposition aux "accidents". Ainsi Descartes (dix-septième siècle) dans les Médiations métaphysiques (II), prend l'exemple de la cire de la bougie qui fond le long du chandelier : elle est passée de l'état solide à l'état liquide, mais cette propriété changeante n'est qu'un accident, par opposition à la substance, qui est ce qui "subsiste", persiste au-delà des changements (la cire reste "cire").

- De la même façon, nous pourrions nous demander s'il y a une "essence" de "la femme" et une essence de "l'homme", indépendamment des métamorphoses biologiques observables (voire des anomalies particulières) et des variations culturelles qu'on considérerait alors comme contingentes. Ainsi sur le plan biologique, de sa naissance en passant par la puberté jusqu'au plus grand âge où les fonctions sexuelles et reproductives ne peuvent plus s'exercer, un "homme" reste un "homme" ; de sa naissance en passant par la puberté, puis d'éventuelles grossesses, jusqu'à la ménopause et au-delà, une "femme" reste une "femme"... Ou encore, du point de vue culturel, la femme est "femme" et l'homme est "homme" fondamentalement, quels que soient les rôles sociaux contingents que leur culture et le conditionnement reçu les amènent à assumer ou rejeter. S'il y a vraiment une "essence" de la femme et une "essence" de l'homme, quels que soient mes choix (ou illusions de choix ?) tels qu'adopter un genre différent de mon sexe biologique, ou même recourir à des traitements hormonaux et à la chirurgie (pour modifier mon anatomie), "femme" je reste ou "homme" je reste...

- Ainsi en biologie, l'essentialisme* (cf. glossaire) considère que chaque espèce a une essence propre, distincte de celle de l'espèce d'à côté, indépendamment des modifications observables et particulières - ce qui peut rejoindre le "fixisme*", par opposition à la théorie de l'évolution* de Darwin (cf. glossaire).

- On ne peut comprendre l'essentialisme* que si l'on distingue l'essence de l'existence. Je peux très bien, par exemple, savoir ce qu'"est" un billet de 100 euros (connaître son "essence"), mais je ne peux (malheureusement !) pas pour autant faire que ce billet "existe" ici et maintenant dans mon porte-monnaie. Je ne peux pas déduire de l'"essence" d'une chose son existence. Ainsi les mathématiciens raisonnent sur des essences (ex. : le cercle, en tant qu'ensemble des points à équidistance d'un centre, est parfait), sans que ces objets mathématiques n'aient de réalité sensible et matérielle dans le monde physique (ex. : même l'ordinateur le plus précis ne dessine que des "ronds", qui comportent - épaisseur du trait - une infinité de points, et sont donc imparfaits par rapport l'essence du "cercle").

Nous pouvons donc connaître l'essence d'une chose, sans pour autant qu'elle existe (autrement qu'en tant qu'idée dans notre tête).

- Les concepts d'"homme" et de "femme" ne sont-ils que des "idées" abstraites, voire des sortes d'idéaux, que les hommes et les femmes existant, avec toutes leurs caractéristiques singulières (innées et acquises), ne feraient qu'incarner d'une façon bien approximative et imparfaite ? Les variations observables, qu'elles soient naturelles ou culturelles, n'enlèveraient rien (ni ne rajouteraient rien) à l'essence même de l'homme, à l'essence même de la femme.

C'est la thèse de l'essentialisme, selon laquelle l'essence précède l'existence et lui est supérieure en valeur.

b) L'essentialisme :

- Jusqu'au dix-neuvième siècle, la philosophie classique est essentialiste : la primauté de l'essence sur l'existence semble tellement évidente qu'on n'a pas besoin d'en parler. Le terme "essentialisme" est surtout employé à partir de l'apparition de l'existentialisme et par opposition à lui.

- La philosophie de Platon (cinquième-quatrième siècles avant J.-C.), par exemple, est essentialiste (cf. Phédon, Théétète, et 2ème partie du Parménide) : il distingue le "monde intelligible" ou "monde des Idées" (= essences des choses) du "monde sensible" qui est soumis au devenir. Tout ce qui existe dans ce "monde sensible", temporel et changeant, dont nous, est très inférieur ontologiquement aux Idées (pures et éternelles, véritables modèles des choses). Les réalités sensibles ne sont que des copies imparfaites - pâles reflets - des Idées... pour un essentialiste comme Platon, on pourrait dire qu'elles ont moins de "réalité" que les Idées. Platon oppose donc l'essence et l'apparence.

- Toutes nos particularités biologiques et culturelles ne sont peut-être que des apparences qui nous cachent ce que nous sommes fondamentalement. Ce que nous devenons au cours de notre existence, de façon somme toute assez accidentelle, voire superficielle, reste inessentiel par rapport à ce que nous sommes vraiment - une "essence" qu'on pourrait penser comme prédéfinie et transcendante.

- On retrouve la même approche intellectuelle dans l'essentialisme théologique. Saint Anselme par exemple (onzième siècle) dans Monologium, est influencé par la philosophie de Platon, tandis que Saint Thomas d'Aquin (treizième siècle) dans L'Être et l'essence et la Somme théologique est influencé par la philosophie d'Aristote. Ces deux penseurs (chacun à leur façon) tentent de réconcilier la foi et la raison, les "vérités révélées" par la religion (ici le christianisme) et les "vérités naturelles" (fondées sur la raison humaine). Ils défendent l'idée (commune à plusieurs religions) d'un Dieu créateur (lui "causa sui") (St Anselme en se référant au démiurge évoqué par Platon dans le Timée, St. T. d'Aquin en se référant au "premier moteur immobile" mais qui meurt toute chose, d'Aristote dans Métaphysique) : tout le monde connu et même le monde inconnu serait le fait d'une "création ex nihilo" (= "à partir de rien") par Dieu.

Dans cette perspective théologique, il est clair que l'essence précède l'existence. Ce que sont les êtres - leur essence - se trouve préalablement dans l'intelligence divine qui, secondairement, dans un acte créateur, les fait advenir à l'existence : cf. par exemple, les deux récits de la création au début de la Genèse (1er des livres de la Bible). Par rapport à notre question, dans ce mythe, il y a une insistance toute particulière sur le fait que quand Dieu crée les animaux, il les crée "mâles et femelles", et quand il crée l'être humain (ou étymologiquement, le "terreux", le "glaiseux"), là encore il y a cet acte de différenciation sexuée entre l'homme et la femme, avec pour finalité explicite d'éviter l'esseulement (ce qui dépasse donc la simple finalité biologique de la reproduction).

- Mais si mon existence n'est que le déploiement ou déroulement de mon essence - que cette essence soit prédéfinie par un Dieu transcendant ou qu'elle soit pré-programmée de façon immanente par la nature elle-même et ses lois (y compris les lois de l'évolution) qui me font être ce que je suis - que reste-t-il de ma liberté ? Si je suis créé / engendré "homme" ou "femme", dans une sorte d'alternative exclusive, alors mes caractéristiques biologiques et culturelles ne font qu'actualiser, incarner et exprimer cette essence, que je n'ai pas choisie. Que l'essence précède l'existence est justement ce que conteste l'existentialisme, dont Sartre (philosophe français du vingtième siècle) est le chef de file (cf. L'existentialisme est un humanisme, L'Être et le néant).

3) En quel sens peut-on considérer que "l'existence précède l'essence" (Sartre) ?

a) L'existentialisme :

- L'existentialisme athée de Sartre, héritier de Heidegger (vingtième siècle ; cf. L'Être et le temps) ou l'existentialisme chrétien (de Jaspers ou Gabriel Marcel) ont en commun de poser que l'essence de l'être humain est d'exister et de choisir sa manière d'exister : il faut donc partir de la subjectivité elle-même.

Dans L'existentialisme est un humanisme (1946), Sartre prend l'exemple d'un coupe-papier dont l'artisan a un concept dans sa tête avant de le fabriquer. Cela lui sert d'analogie pour dénoncer l'essentialisme selon lequel Dieu aurait un concept d'homme dans son esprit, en fonction

duquel il le crée. Du coup, l'existence individuelle n'est que le déploiement de ce concept qui se trouve dans l'entendement divin, sa réalisation : "l'essence d'homme précède cette existence historique que nous rencontrons dans la nature." (*Gallimard* : cf. p.26sq).

- Par opposition, affirmer que "**l'existence précède l'essence**" (L'existentialisme est un humanisme) signifie qu'à la base l'être humain n'est rien, il n'a pas d'essence, il est "indéfinissable" (cf. p.29sq). C'est au fur et à mesure de mon existence et des choix que je vais poser, que je vais "devenir" telle et telle personne. Je ne suis rien de préétabli, prédéfini ; c'est moi qui me "fais être" librement. Du coup, ce que je suis reste toujours ouvert (jusqu'à ma mort où la vie se referme "comme un sac"), en fonction de mes actes.

On passe ici de philosophies classiques qui sont des ontologies (= prééminence accordées à l'essence des choses) à des philosophies de la "praxis" ou du "faire" (cf. influence marxiste) : "**l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait**. Tel est le premier principe de l'existentialisme" (L'existentialisme est un humanisme). Quelqu'un peut, par exemple, se rêver sportif de haut niveau, tant qu'il n'a pas gagné le moindre match, il ne l'"est" pas !

- "Exister" vient de "ex-" qui signifie "hors de" et du latin "sistere" = "se tenir" : ex-sister, c'est se tenir hors de soi, être toujours plus loin que soi-même, "pro-jeter" ce qu'on n'est pas encore... Reconnaître cette capacité qu'a l'homme, parce qu'il est un sujet conscient, à être "projet", à devenir lui-même telle ou telle personne en fonction de ses choix, c'est constater absolument les thèses déterministes, qu'il s'agisse des déterminismes biologiques ou sociaux.

b) Liberté et déterminisme :

- Sartre ne tombe pas dans un fantasme de toute-puissance selon lequel l'être humain choisirait tout. Mais il veut éviter l'excès inverse qui fait du libre-arbitre une pure illusion, sous couvert du poids des déterminismes : d'après lui, ce n'est que le refuge de la "lâcheté", une manière de fuir ses responsabilités et de ne pas assumer sa propre vie. Je ne suis que ce que je deviens par mes actes réels ; à moi d'assumer ces choix.

- "**On ne naît pas femme, on le devient**" : c'est dans cette perspective existentialiste qu'il faut entendre cette phrase de **Simone de Beauvoir dans Le deuxième sexe (1949)**. Son ouvrage (en 2 tomes) et ses combats militants ont fait d'elle une figure de proue du féminisme français du vingtième siècle et une avocate de l'existentialisme. Cet incipit du tome II du Deuxième sexe (= 1ère phrase du chap. 1er intitulé "Enfance") signifie qu'il n'y a pas au départ une "nature féminine", toute donnée, dès la naissance ; c'est l'éducation elle-même, qui est évidemment d'ordre culturel, qui fait croire à la "femelle humaine" que, dans son "destin" de "femme", elle doit se conformer à tels ou tels critères, correspondre à telles normes et attentes.

C'est cette perspective essentialiste et figée qu'elle conteste en 4 grandes parties (I. Formation, II. Situation, III. Justifications, IV. Vers une libération). Elle critique en particulier de façon virulente que la femme "soit" par nature vouée à être passive, dominée. Son père, qui souhaitait avoir un fils qui devienne polytechnicien, conscient de l'intelligence hors du commun de sa fille, lui répétait : "tu as un cerveau d'homme" ; pourquoi quand une femme est brillante intellectuellement, considérer qu'elle a "un cerveau d'homme" - sinon par stéréotypes socio-culturels ? Ce sont ces stéréotypes du féminin (et du masculin) qu'essaie de démonter S. de Beauvoir, en analysant les différents aspects de la vie des femmes (de l'enfance à l'adolescence, en passant par le lesbianisme, le mariage, la maturité, la prostitution, la vieillesse...). Elle a elle-même refusé de se marier avec J.P. Sartre avec qui elle partageait un "amour nécessaire" au milieu d'"amours contingentes" (S. de Beauvoir était bisexuelle*), pour préserver son indépendance.

- Il n'est pas anodin que la 2ème partie du tome II s'intitule "Situation" : en effet, pour les existentialistes, je n'exerce ma liberté "qu'en situation". Être libre, ce n'est pas ne rencontrer aucune résistance ; c'est choisir ce que je fais et par là ce que je deviens, en fonction des obstacles imposés par la réalité. "Il n'y a de liberté qu'en situation, il n'y a de situation que par la liberté" Sartre L'Être et le néant (1943, donc 6 ans avant le Deuxième sexe) partie IV "Avoir, faire et être" (*Gallimard p.534*). Il y a ici complémentarité entre les déterminismes, toutes ces lois incontournables du réel, et la liberté qui les utilise, en fonction de ses propres fins, de ses "projets". Être libre, ce n'est pas avoir n'importe quel corps, ni être détaché de toute culture, de toute histoire... mais bien "me" choisir à partir du corps - en l'occurrence sexué - qui est le mien, avec ses particularités anatomiques (parfois ses anomalies), "me" choisir à partir de toute l'éducation reçue malgré moi, les normes sociales intégrées plus ou moins inconsciemment. Quand S. de Beauvoir évoque qu'"on ne naît pas femme : on le devient", qu'on pourrait compléter en "on ne naît pas homme : on le devient", il ne s'agit pas de critères enfin atteints à telle date, qui feraient de nous des hommes et des femmes, mais ce "devenir" est un processus perpétuel, où je ne cesse de "naître" à moi-même.

- Les femmes (qui, historiquement et culturellement, se retrouvent dans une position d'infériorité - cf. La domination masculine de P. Bourdieu) ne sont donc pas condamnées à correspondre à ce que le genre socialement construit fait d'elles. Mais d'après les analyses de S. de Beauvoir, elles n'en sont pas les victimes non plus ; la victimisation n'est - là encore - que refuge de la lâcheté, une manière de ne pas assumer l'angoisse de la liberté. A elles, compte-tenu de leurs particularités biologiques et de la société à laquelle elles appartiennent, de devenir celles qu'elles veulent être. Au contraire des structuralistes, les existentialistes n'adhèrent pas à la thèse d'un déterminisme intégral. Du coup, il y a une responsabilité à être passive, comme il y en a une pour les hommes à être "macho*" (cf. *glossaire*). Il n'y a aucun "destin" à devoir écraser l'autre sexe pour se sentir "viril", puisqu'à partir de circonstances que nous ne choisissons pas (exemple parfois : le machisme ambiant) à chacun de se positionner en fonction de ses propres valeurs et d'assumer ses choix, tout en se libérant justement des "conditionnements" dont il prend conscience...

c) Transition :

- Ce que je suis n'est pas la somme ni le produit de mes caractéristiques biologiques et socio-culturelles (la nature de l'être humain n'est pas nécessairement son essence).

D'après l'existentialisme, je deviens moi-même, à partir de conditions naturelles et culturelles qui, certes, me sont imposées, mais en fonction de mes actes réels, librement choisis. Puisque "l'existence précède l'essence", je suis responsable de qui je suis, au fur et à mesure où je le deviens... Mon existence d'homme, de femme, avec toutes ses composantes propres (corps sexué, identité de genre, orientations sexuelles...) me "fait être" tel homme, telle femme...

- Or les études de genre vont plus loin encore : dans une **perspective post-structuraliste*** (cf. *glossaire*) (issue de Foucault, Derrida...) et **déconstructiviste***, elles rejettent toutes les étiquettes comme enfermantes (qu'elles portent sur la désignation du sexe biologique, la question des identités ou des orientations sexuelles). Elles sont considérées comme limitatives de la liberté du sujet (qui est alors poussée à l'extrême). Et la liberté en question n'a plus seulement ici un sens individuel (chacun est-il déterminé ou non à devenir ce qu'il est ?), mais acquiert clairement une dimension politique : il s'agit de la revendiquer de façon militante au sein nos sociétés.

- C'est en particulier ce que met en avant la "théorie queer", qui se trouve à l'entrecroisement de nos questionnements : mon identité m'est-elle définitivement imposée ? ou suis-je libre de devenir qui je veux être, me rechoisissant à chaque instant ? Dans ce devenir, quelle est la part d'inné, et la part d'acquis ? Tout n'est-il pas culturel et dû à la performativité des discours et des comportements répétés par mimétisme, et qu'on pourrait déconstruire ? Cette "déconstruction" est ce que tente la "théorie queer*".

4) Au sein des études de genre : la "théorie queer"

a) Quelques repères concernant le mot "queer" :

- Origine et historique du mot "queer" (cf. *glossaire*) :

A l'origine le mot vient de l'allemand "quer", qui signifie "de travers, en diagonale", qui a donné (au seizième siècle) en anglais "queer", c'est-à-dire "étrange, tordu". Ce terme est péjoratif : il désigne une personne dérangée, qui n'a pas en société, le comportement approprié. C'est à la fin du dix-neuvième - début vingtième siècles qu'il prend une connotation sexuelle : "queer" désigne alors un déviant sexuel, et plus particulièrement, un "gay efféminé", qu'on suppose avoir le rôle passif dans les rapports sexuels (anaux ou oraux) - par différence avec les gays avant un rôle actif, appelés "straights". De là, le terme "queer" est une insulte dont les traductions françaises les plus proches seraient "pédé, tapette".

Or par un processus de réappropriation de l'insulte par le groupe stigmatisé, de façon assez récente (années 1980), l'appellation "queer" est ironiquement revendiquée par les minorités "lesbiennes, gays, bisexuels, transgenre, intersexués, ou en questionnement". Cet emploi "rassembleur" du mot "queer" est officialisé en 1990 : par la création de l'organisation "Queer Nation" (mars 1990) et la distribution à la gay pride de New-York, en juin 1990, d'un tract (intitulé "queers lisez cela"). Compte-tenu de ce contexte militant où "queer" qualifie les activistes qui luttent contre ce qu'ils considèrent comme l'oppression de l'hétérosexualité et les identités genrées traditionnelles, le mot se charge de connotations socio-politiques.

- Sens du mot "queer" :

Dans son emploi contemporain, le sens historique ("en dehors des frontières de la société normale") est pleinement assumé ; l'ambiguïté même du mot est revendiquée comme un avantage - celui d'éviter les barrières strictes de toutes les autres étiquettes (tant d'identité sexuelle que d'identité de genre ou d'orientation sexuelle)... Par sa nature même, l'extension du mot "queer" est à géométrie variable et sa définition elle-même ne pourrait qu'être paradoxale : **se définir comme "queer"**, au fond, **c'est se définir comme indéfinissable**, comme refusant d'entrer dans la moindre catégorie particulière et figée. C'est pourquoi seule la personne elle-même peut décider de s'auto-identifier "queer" (et encore, à tel moment de sa vie, ce qui ne préjuge pas de la suite !). Le sujet conscient cherche à se construire, paradoxalement, en tant que sujet, en déconstruisant toutes les frontières de l'identité. Certaines personnes dont l'identité de genre ne correspond pas à leur identité sexuelle, mais sans pour autant être très marquée (genre "masculin" ou genre "féminin"), témoignent que cette non-spécialisation du mot "queer" est pour elles libératrices ; d'autres au contraire dénoncent cette indétermination même.

"Queer" ne peut être utilisé comme synonyme de "LGBT*" pour plusieurs raisons : il existe des hétérosexuels qui se revendiquent "queer" (par refus que l'hétérosexualité soit érigée comme norme, refus d'être catégorisés en fonction de leurs identités et / ou pratiques sexuelles), tandis que des homosexuels se disent clairement "non queer", voire dénoncent ce terme comme un fourre-tout, inefficace pour défendre leurs revendications propres, voire comme humiliant et vulgaire.

b) Quelques repères concernant la "théorie queer" :

- Les fondateurs de la "théorie queer" (cf. *glossaire*) sont, en particulier, les américains Eve Kosofsky Sedgwick, Michael Warner, Judith Butler... la française Monique Wittig (qui a écrit *La pensée straight* en anglais, traduit par Marie-Hélène Bourcier (sociologue française qui milite en faveur de cette théorie).

Tous ces auteurs ont en commun de **dissocier le sexe, le genre, l'orientation sexuelle**, car la distance est grande entre ce qu'"est" un sujet et ce qu'il "fait" (le "rôle" qu'il joue). Le but de la "théorie queer" est donc de **déstabiliser toutes les catégories identitaires** ; que l'on parle de l'identité sexuelle, genrée ou des orientations sexuelles, rien n'est fixe. L'identité d'une personne comporte trop de composantes pour pouvoir être étiquetée. Il convient donc de démystifier cette soit-disante stabilité des concepts de "genre", mais également de "sexe", que les sciences (qui nous classent entre "mâles" et "femelles") voudraient nous faire prendre pour une réalité objective et universelle. Ainsi la biologiste américaine Anne Fausto-Sterling (cf. *Corps en tous genre* "La dualité des sexes à l'épreuve de la science") s'intéresse aux interactions entre la biologie et la culture, soutenant que la distinction traditionnelle entre les deux est trop simpliste : **le "sexe", lui aussi, est une construction.**

- Du point de vue philosophique, la "théorie queer" est **post-structuraliste**, héritière de la pensée de Michel Foucault. Le "post-structuralisme" (cf. *glossaire*) s'oppose à la fois à l'existentialisme et à l'essentialisme, puisqu'il récuse que l'individu soit un sujet libre réellement acteur de sa vie, mais sans pour autant admettre qu'il aurait une "essence" à laquelle nous pourrions nous référer, bien au contraire. La "théorie queer" est donc absolument opposées aux féminismes essentialistes et différentialistes.

Son postulat philosophique est un **déconstructivisme** radical : ce qui prévaut est le questionnement lui-même, un questionnement toujours ouvert, interminable. Dans son approche déconstructiviste, la "théorie queer" est l'héritière de Jacques Derrida (philosophe français du vingtième siècle). Il s'agit de critiquer les catégories sexuées prétendument "naturelles", et toutes les normes qui vont avec (telle orientation sexuelle serait "naturelle", les autres "contre-nature"...), bref de "déconstruire" l'idéologie "straight" normative et dominante et tous ses fondements.

- Critiques :

La "théorie queer", en raison de sa dimension déconstructiviste subversive, rend impossible de parler d'un "sujet" (qui puisse se connaître lui-même en tant que sujet, par exemple "gay" ou "lesbien"...) et dénaturalise toute catégorie, qui se retrouve réduite au discours... tout en en parlant pourtant, comme s'il y avait là une sorte de paradoxe insurmontable. La "théorie queer" se retrouverait alors condamnée à une sorte d'"errance" ("itineration")... Parler de la sexualité, de quelle que façon que ce soit, c'est la réifier, lui donner une sorte de solidité ou consistance ; comme s'il était impossible à la "théorie queer" d'être fidèle jusqu'au bout à ses racines post-structuralistes et déconstructivistes (cf. critiques de la féministe américaine dissidente Camille Paglia).

Du point de vue social, de façon très récente, deux "théories queer" s'opposent : une "théorie queer populaire", par exemple à travers les blogs où chacun peut se raconter, s'auto-identifier "queer", et une "théorie queer universitaire" érudite, trop abstraite, voire incompréhensible d'après les "queers populaires" (d'où un sentiment de désappropriation).

OUVERTURE : enjeux philosophiques et réflexions critiques

a) Attention aux "effets de mode" ?...

L'intérêt d'une démarche philosophique est de prendre un recul critique qui embrasse... plusieurs siècles (tenir compte des théories récentes et travaux contemporains... mais non s'y engler) ! Ex. : suite à la découverte de "l'inconscient psychique" au dix-neuvième siècle (Freud),

et du fait de sa fécondité théorique (expliquer ce qui demeurait incompréhensible jusque là) et pratique (thérapies), s'y référer était un passage obligé non seulement pour rendre compte du psychisme et des comportements humains, mais de tous les aspects de la réalité humaine (ex.: créations artistiques, croyances religieuses, organisation du travail, rapports socio-politiques, valeurs morales, questions existentielles, etc.)... s'ouvrirait ainsi au vingtième siècle l'ère du "tout psychanalytique" (des philosophes ont résisté !) dont nous sommes aujourd'hui revenus. Que le concept de "genre" (vingtième siècle) ait une fécondité intellectuelle (déconstruire les stéréotypes) et pratique (combats socio-politiques) en fait-il pour autant l'alpha et l'oméga qui va enfin éclairer toute la réalité humaine, dans toutes ses dimensions ? Entrons-nous au vingt-et-unième siècle dans une ère du "tout sociologique" ? Mais au nom de quoi ? Si l'idée que tout soit "réductible" à des pulsions "inconscientes" a été nuancée, est-ce désormais pour que tout soit "réductible" à de pures "constructions socio-culturelles" ?... Quel fondement possible au déconstructivisme radical ("tout est construit", jusqu'au "sexe" lui-même), sinon un fondement impossible qui s'auto-détruit... ou alors qui se pose comme dogme (mais alors on s'éloigne d'une démarche philosophique pour entrer dans l'idéologie) ?

b) Liberté et identité :

- Quelle "liberté" est en fait revendiquée ? Exiger de ne plus être ni "homme" ni "femme" renvoie à la liberté d'**indétermination** (cf. liberté d'indifférence de Descartes) ; sous cet angle, le "sexe" (détermination naturelle) comme le "genre" (détermination culturelle) ne peuvent être considérés que comme d'insupportables contraintes, obstacles à la réalisation de nos désirs... il faut donc les "déconstruire" pour être "libres". Dans cette perspective notre propre corps et ses limites (dont être sexué... ou tôt ou tard vieillissant, malade...) nous pèsent ; et nous entrons alors en conflit avec lui et ce qu'il nous impose (dans sa "naturalité")... Puisque ce corps-machine dont nous disposons depuis la naissance ne nous convient pas, transformons-le (cf. transhumanisme)... voire, changeons de corps ? Ou alors incarne-t-il ce que je suis profondément - non plus obstacle à ma liberté, mais point de départ - lieu d'ancrage concret et réel, en même temps que singulier - de tous mes choix, ouverture au monde et aux autres (cf. Merleau-Ponty et les analyses phénoménologiques) ?...

cf. cours ultérieurs de philo. en Term. sur la liberté (absence de contraintes ? faculté de se déterminer à agir ? autonomie ?...).

- Quelle construction possible du sujet ? D'un point de vue psychologique, suis-je d'autant plus moi-même que je refuse toute détermination (qu'elle soit biologique ou culturelle) ? Comment puis-je me construire à partir de rien (n'être ni "garçon", ni "fille", juste "indéterminé"... est-ce être plus "libre" ?) ? Il peut être jubilatoire de déchirer toutes les étiquettes (ex.: adolescence)... encore faut-il qu'elles aient été posées, et qu'elles m'aient permis une prise de conscience minimum de moi-même, donné sinon les bases au moins une ébauche de ma propre identité. Pourquoi et en quoi ce que dit ma langue de la réalité et de ma propre réalité serait-il nécessairement enfermant ? Une "étiquette" (et certes, elles sont innombrables) ne peut-elle pas être un marche-pied pour avancer ? Ex.: au sein de l'humanité, et par ce corps tel qu'il est... quel homme, quelle femme j'ai envie d'être ? Pourquoi être qualifiés d'"homme" ou de "femme" serait-il forcément plus une barrière voire un mur qu'un socle, et le point d'appui de choix ouverts ?...

c) Enjeu philosophique et sociétal* : quel est le statut de la "différence" ?

(*sociétal = qui concerne nos choix de société et notre responsabilité collective)

- Comment la différence est-elle "pensée" dans les études de genre ? Leur postulat commun est de **considérer la différence comme une inégalité, et toute inégalité comme une injustice**. Dans cette perspective, si l'on veut que les êtres humains soient égaux, on ne peut, en toute logique, que chercher à nier qu'ils aient de réelles différences (et surtout pas de différences "essentielles"). Mais c'est là que s'opère un glissement : pourquoi être différents serait-il **nécessairement** source d'injustes inégalités ? Si tel est le cas, on comprend alors cet **idéal d'une humanité unisexuée** (ou asexuée ?) : les rapports d'un "homme" ou d'une "femme" (sachant que ces termes seraient devenus caduques) à la famille, au travail (ou à tout autre domaine) seraient du pareil au même. Ainsi "homme" et "femme" seraient devenus en tout point interchangeables. Mais quels "gains" réels en tirerions-nous ? voire même n'y aura-t-il pas un "coût" à subir ? Car au cas où il y aurait malgré tout des "différences", que va-t-il falloir nier de chacun pour en arriver à cette uniformisation indifférenciée tant souhaitée ? En effet, il n'y a pas de "justice" dans la nature : elle ne fait advenir que des êtres différents, aux capacités inégales, avec leurs failles propres. Si pour que A et B qui sont différents, soient quand même égaux, il faut qu'ils deviennent tous deux C, est-ce juste ? Ou pire : si pour que A et B soient enfin égaux, il faut que B (la femme ?!) devienne tout pareil que A (l'homme ?!), au besoin par des lois contraignantes (pour le coup, pures constructions socio-politiques), quel est le gain (et pour qui) ?...

- On observe que dès qu'une différence est niée, c'est une autre frontière, un peu plus loin qui se met en place. Ex.: tendance actuelle selon laquelle il n'y a "pas de réelle différence" entre l'être humain et les autres animaux (puisque ce serait "nécessairement" admettre une inégalité, soit faire preuve d'un intolérable mépris à leur égard) - une fois cette uniformisation et indifférenciation admises, peut émerger le "transhumanisme" : le "post-humain" serait cet être humain augmenté (grâce aux nanotechnologies) voire immortel, bien "différent" des ces lamentables "homo sapiens" dont nous sommes les derniers représentants ravalés au rang des animaux... Cercle vicieux : rejet de la différence au nom de l'égalité, qui fait advenir des différences plus radicales encore et accentue les inégalités, etc. ?

- L'autre **postulat** présent dans les études de genre est celui de la "**guerre des sexes**", directement issu du mode de pensée marxiste (lui-même issu de la dialectique hégélienne). Pour les marxistes, puisque toute l'histoire de l'humanité est l'histoire de "luttes de classes", on ne pourra parvenir à une société juste (non en améliorant la situation des ouvriers, mais) en abolissant les classes, en faisant advenir une "société sans classe" ; de même, puisque toute l'histoire de l'humanité est considérée comme l'histoire de la "guerre des sexes", l'idée est que si on veut sortir de l'aliénation de la femme par l'homme, il faut non pas lutter pour des droits égaux, une répartition équitable des tâches et responsabilités... mais bien plutôt faire advenir une société sans sexe ; ne pourrait être "juste" qu'une société sans aucune distinction de "genre"...

d) Enjeu métaphysique (= quant à la condition humaine) : vulnérabilité ou toute-puissance ?

Quel pourrait être le sens métaphysique de la "différence" sexuelle ? Me reconnaître comme "sexué", c'est reconnaître que je ne suis pas le tout de l'humanité... et m'ouvrir à l'altérité (certains sont différents mais semblables, d'autres différents et autres que moi...), avec ce que cela implique d'incertitudes et de vulnérabilités. Refuser cette réalité, c'est se penser (se fantasmer) comme "tout-puissant", auto-suffisant... Le mot "sexe" lui-même, vient du latin "seco.secure" qui signifie "couper, découper"... comme si l'humanité était tranchée au milieu ; du fait même de ce corps "sexué" - signe visible d'incomplétude - aucun de nous ne peut prétendre représenter la totalité de l'humanité...